

HISTOIRE VRAIE

À LA CONQUÊTE DE L'EST

En 2017, quatre supporters du Luch Vladivostok décident d'accompagner leur équipe en déplacement jusqu'à Kaliningrad, à 10 000 kilomètres de chez eux. Pour ajouter un peu de fantaisie à leur périple, ils se fixent un défi: mettre le cap à l'Est et rallier l'enclave au bord de la Baltique sans passer par la Russie. Ce **tour du monde** d'un mois pouvait-il déboucher sur autre chose qu'un 0-0?



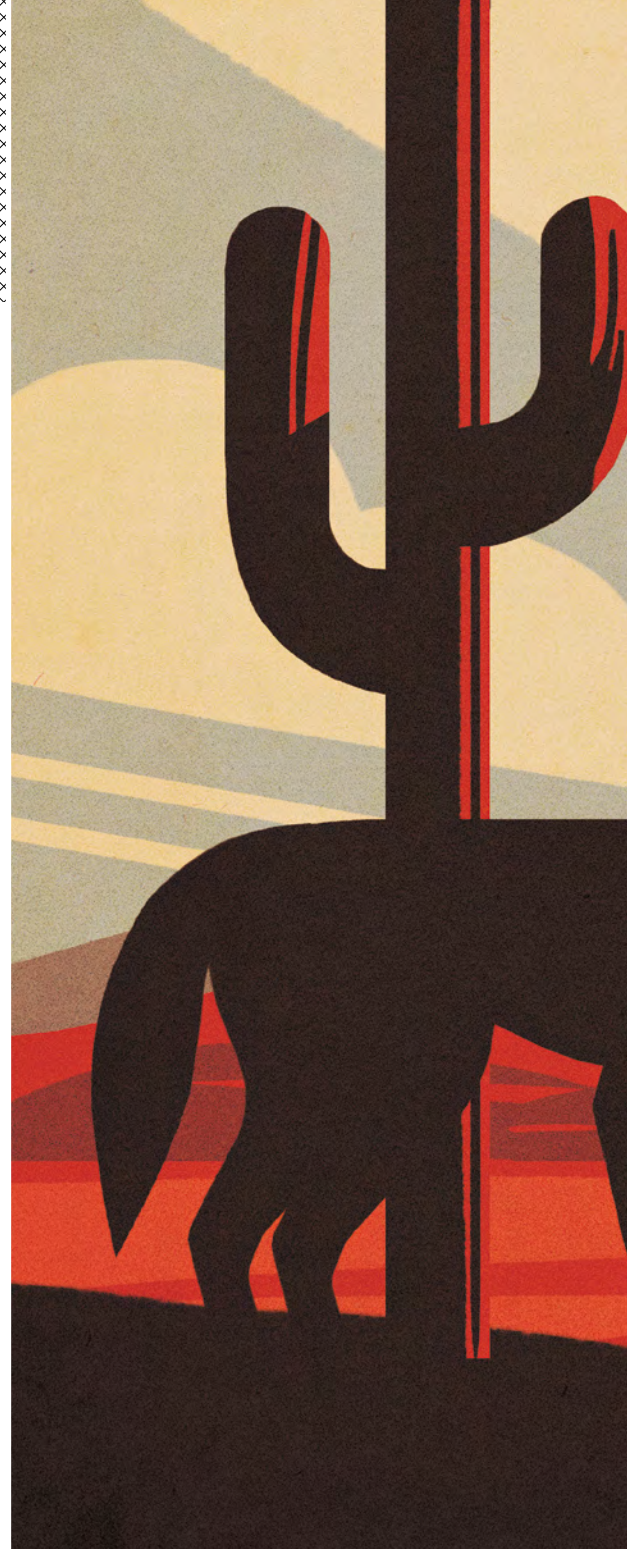
Away days, best days! Cette formule, les ultras du monde entier l'ont en tête au moment de dégoupiller leurs premières canettes au fond de leur J9, histoire de mieux faire passer les quelques centaines de kilomètres à avaler pour suivre leur équipe en déplacement. Pour certains, "quelques centaines" de bornes, c'est même la fourchette basse. Quand le FK Luch Vladivostok évoluait encore en D2 russe, son adversaire le plus proche se situait ainsi à plus de 700 kilomètres. Autant dire que dans un pays où l'immense majorité des clubs est située à l'ouest de l'Oural, chaque match à l'extérieur s'apparente, pour ses fans, à une véritable expédition. Celui face au Baltika Kaliningrad en est l'exemple le plus concret. Le club est situé dans la petite enclave de l'oblast de Kaliningrad, aussi appelée Russie baltique, coincée entre la Pologne et la Lituanie, à dix fuseaux horaires de Vladivostok. Mais qu'est-ce que la distance face à la passion? Pas grand chose. En 2015, quatre amis se motivent pour aller soutenir les leurs, mais en innovant. Parmi eux, Artem, 30 ans aujourd'hui. Dans le quatuor, il est le seul à n'avoir jamais tenté l'aventure d'un match à Kaliningrad. Ses camarades, eux, ont déjà employé l'avion (douze heures de trajet) et le train (huit jours). S'y rendre cette fois-ci en voiture est impensable, car malgré l'avantage économique que représente le covoiturage, personne n'a envie de se farcir deux semaines de route. Alors, que faire pour trouver un nouvel itinéraire, à la fois exotique et excitant? Tenter la traversée en allant vers l'Est, c'est-à-dire sans passer par la Russie. Problème, les camarades ne veulent pas sur l'or et un tel tour du globe peut vite s'avérer très onéreux. En 2016, ils sont ainsi contraints de jeter l'éponge car le match est programmé en plein été, quand le prix des vols est au plus haut. "Mais la saison suivante, il était programmé en mars. C'était parfait", relate ce commercial de métier, qui pose sans hésiter ses dix jours de

congés annuels et trouve les arguments pour convaincre son patron de le laisser bosser le reste du voyage en télétravail. Artem l'assure, pour cela, il n'a guère besoin de plus que de son téléphone. De toute façon, le périple est placé sous le signe du minimalisme, tant en termes de bagages que de budget. Les quatre amis ont épargné environ 4000 euros chacun et cela doit suffire pour couvrir leurs frais dans les dix pays qu'ils s'apprentent à traverser. Première étape: Séoul, la grande ville la plus proche de Vladivostok. "On a passé deux jours là-bas et pour économiser l'hôtel, on a passé la nuit dans un sauna à boire de la bière pas chère. Il y avait une pièce avec des matelas pour dormir, il paraît que c'est très courant en Corée."

Ford Focus et moustachos

La parenthèse asiatique se referme à Qingdao, en Chine, où Artem et ses potes embarquent dans un vol low-cost à destination du plat de résistance: les États-Unis. Au total, ils vont parcourir pas moins de 9000 bornes d'asphalte à bord d'une Ford Focus pourrie, louée à San Francisco et qu'ils sont censés rendre à New York. Et plutôt que de traverser le pays de l'Oncle Sam en ligne droite, les quatre Russes décident de mettre le cap vers le Sud. Hasard du calendrier, ils arrivent à Los Angeles en pleine cérémonie des Oscars. La Cité des anges est alors complètement congestionnée et l'étape tourne court. "Le seul truc qu'on a fait là-bas, c'est assister à un match de l'équipe de basket d'UCLA, pour la seule raison qu'elle joue en jaune et bleu, comme Vladivostok", se souvient Artem. Se nourrir exclusivement de junk food et dormir à la belle étoile se révèle épuisant, alors la bande s'accorde une petite pause au Mexique. Plus précisément à Tijuana, où les attend un programme fait de téquila, de tacos, de strip-clubs et de choc culturel. "Je suis né dans l'un des coins les plus hardcore

de Russie, mais j'ai été choqué de voir à quel point cette ville est dangereuse, explique Artem. Après coup, j'ai lu sur Internet que c'était celle où le taux de criminalité est le plus élevé au monde. Et bizarrement, ceux dont il fallait le plus se méfier, c'étaient les flics. Ces stupides "moustachos" bedonnants nous menaçaient et réclamaient des bakchichs." Après la sainte-trinité du road trip américain (Grand Canyon, Las Vegas, chutes du Niagara) le groupe vit bien et tient à passer par Chicago pour un pèlerinage. "Dans la voiture, on écoutait la BO de Brat 2, un film culte en Russie, dans lequel le héros traverse aussi les États-Unis en voiture. À Chicago, il est censé retrouver son frère sur un banc, le quatrième, en partant du début du fleuve. Et on l'a trouvé!" Le film en question, sorti au début des années 2000, dépeint avec brio la découverte du pays de tous les possibles par un enfant de la défunte Union soviétique et se joue





des différences culturelles qui subsistent entre les deux peuples. *“Nous, les Russes, on sourit très peu et ça nous fait paraître peu sympathiques au premier abord, analyse le jeune homme. Il faut traîner un moment avec nous pour qu’une relation se crée. Les Américains, eux, ils sont tout de suite hyper souriants. Ils te demandent tout le temps ‘how are you?’, mais c’est complètement artificiel comme attitude.”*

Deux semaines plus tard, la Focus rend l’âme à New York, où les fans du Luch embarquent dans un charter norvégien à destination de Paris. Le match est dans une semaine et il leur reste six villes à traverser: Paris, Bruxelles, Amsterdam, Berlin, Varsovie et enfin, Kaliningrad. Leur meilleur souvenir? La Ville Lumière, évidemment. *“Déjà, parce que la bouffe est excellente et que pour dix euros, tu peux avoir une super bouteille de vin alors*

“Les Américains sont hyper souriants, ils te demandent tout le temps ‘how are you?’, mais c’est complètement artificiel comme attitude”

Artem, supporter de Vladivostok

que chez nous, c’est vraiment le plus bas de gamme”, savoure Artem, qui en a profité pour découvrir une facette différente de la capitale, bien éloignée de celle dépeinte par les chaînes “de propagande” russes: “On pensait que c’était une ville avec beaucoup de criminalité, mais en fait c’est complètement faux. Culturellement, je me suis senti beaucoup plus proche des Français

que des Américains.” Dans un souci d’économie de temps et d’argent, la fin du trajet se fait en bus de nuit. Lorsqu’ils débarquent enfin à Kaliningrad, les quatre pieds nickelés sont accueillis en grande pompe par les supporters locaux, avec qui ils entretiennent une bonne relation, la distance qui les sépare ne pouvant rendre possible une quelconque rivalité. “Nous sommes allés boire ensemble jusqu’au coup d’envoi et avons vu le match complètement ivres!” Heureusement, serait-on tenté de dire: au terme des quatre-vingt-dix minutes, la partie s’achève sur un piteux 0-0. Qu’importe, ce déplacement, Artem est prêt à signer des deux mains pour le refaire un jour. Mais il faudra patienter un petit peu: victime de la crise sanitaire, le Luch Vladivostok a perdu son statut professionnel et a été rétrogradé dans le championnat local. Là où les déplacements sont moins longs. ● PAR JULIEN

DUEZ / ILLUSTRATION: PEP BOATELLA